

Désirer dans les champs de ruines : le concept de *pulsion de mort machinique* chez Deleuze et Guattari

Fabrice Jambois*

Introduction

Le concept de « pulsion de mort », que Deleuze juge, avec les concepts de castration et d'Œdipe, parmi les plus « tristes » et « monotones » dans la psychanalyse, marque le point d'acmé, illustré par la figure de Thanatos luttant contre Eros dans la gigantomachie qui clôt le *Malaise dans la culture*, de la vision « molaire » et biaisée à laquelle conduit le développement de l'option herméneutique retenue par Freud à partir de la *Traumdeutung*. En 1973, dans le « bilan-programme », postface à *L'Anti-Œdipe*, Deleuze et Guattari affirment pourtant la présence agissante d'une *pulsion de mort machinique* à l'intérieur de la vie du désir¹. Comment se réapproprient-ils le concept freudien de pulsion de mort ? Quelles mutations conceptuelles profondes cette réappropriation implique-t-elle ?

1. Une destruction créatrice

Le moyen d'une telle réappropriation est trouvé dans une méditation sur le processus de création artistique dans lequel l'identité de la destruction et de la construction, de la dépense et de l'accumulation, du déchet et de la matière première,

* Agrégé de philosophie et docteur en philosophie. Post-doctorant de l'Université de Toulouse II, France. Contact : fjambois@gmail.com

¹Deleuze, G., Guattari, F., *L'Anti-Œdipe*. Paris : éditions de Minuit, 1973 (1972), p. 476-477 : « L'art de la distinction réelle chez Tinguely est obtenu par une sorte de décrochage comme procédé de la récurrence. [...] D'autres procédés de récurrence peuvent intervenir ou s'ajouter, comme l'enveloppement des parties dans une multiplicité (ainsi la machine-ville, ville dont toutes les maisons sont dans une maison, ou la machine-maison de Buster Keaton, dont toutes les pièces sont dans une pièce). Ou encore la récurrence peut être réalisée dans une série qui met la machine en rapport essentiel avec les déchets et résidus, soit qu'elle détruise systématiquement son propre objet comme les Rotozaza de Tinguely, soit qu'elle capte elle-même les intensités ou énergies perdues comme dans le projet de Transformateur de Duchamp, soit qu'elle se compose elle-même de déchets comme le Junk Art de Stankiewicz, ou le Mertz et la machine-maison de Schwitters, soit enfin qu'elle se sabote ou se détruise elle-même, et que « sa construction et le commencement de sa destruction soient indiscernables » : dans tous ces cas [...] apparaît une *pulsion de mort proprement machinique* qui s'oppose à la mort régressive œdipienne, à l'euthanasie psychanalytique. Et en vérité il n'y a pas une de ces machines désirantes qui ne soit profondément désoedipianisante ».

témoigne de la nécessité de concevoir l'inclusion du modèle de la mort dans le processus de production. Des plasticiens du XX^{ème} siècle tels que Schwitters ou Duchamp, à qui Deleuze et Guattari empruntent le nom de la « machine célibataire » pour désigner la subjectivité schizophrénique, apportent l'un des paradigmes sur lesquels modeler la théorie des machines désirantes et de la pulsion de mort machinique. Cette « pulsion de mort proprement machinique » renvoie à la coïncidence de la création et de la destruction et répète la thèse d'une identité du produit et du produire que Deleuze et Guattari instancient à l'aide de la référence aux œuvres de César ou d'Arman². La prolifération des excroissances intérieures au *Merzbau* de Schwitters, excroissances qui sont autant de rebus du processus de construction de l'œuvre, se confond avec le processus créatif lui-même. La « pulsion de mort machinique » fait de la mort, entendue comme décomposition, un rouage essentiel de la machine productrice. Le couplage ou co-fonctionnement des machines, rendu possible par la présence en chacune d'un élément qui n'est fonctionnel que pour les autres, tient lieu de principe d'association ou plutôt restitue ce principe à un plan immanent à la production désirante. Deleuze et Guattari réaffirment ici l'identité du désir et de son objet : « Le désir et son objet ne font qu'un, c'est la machine, en tant que machine de machine. Le désir est machine, l'objet du désir est encore machine connectée, si bien que le produit est prélevé sur du produire [...] »³. La pulsion de mort freudienne reconduit au contraire à la représentation d'une perte sans retour, stérile, extra-processuelle et anti-processuelle.

2. D'une pulsion de mort à l'autre

Il y a bien un concept proprement deleuzien d'instinct de mort, central dans le dispositif mis en place dans *L'Anti-Œdipe*. Le concept matérialiste d'instinct de mort, identifié dès le premier chapitre de *L'Anti-Œdipe* au « Corps sans Organes »⁴, est pleinement exposé dans la quatrième section du chapitre IV, conjointement à une mise en crise systématique du concept qu'en propose Freud à partir d'*Au-delà du principe de plaisir*. Les paramètres de ce concept matérialiste ne sont pleinement intelligibles qu'à

² Deleuze, G., Guattari, F., Op. Cit., p. 41.

³ Deleuze, G., Guattari, F., Op. Cit., p. 36.

⁴ Deleuze, G., Guattari, F., Op. Cit., p. 14 : « Instinct de mort, tel est son nom, et la mort n'est pas sans modèle. Car le désir désire *aussi* cela, la mort, parce que le corps plein de la mort est son moteur immobile, comme il désire la vie, parce que les organes de la vie sont la *working machine* ».

la lumière des transformations qu'ils font subir aux présupposés de l'idée freudienne de pulsion de mort. Si nous suivons la manière dont Deleuze et Guattari reconstituent de manière critique, dans *L'Anti-Œdipe*, la théorie freudienne de la pulsion de mort, en reprenant des analyses déjà menées dans *Différence et répétition* et *Présentation de Sacher-Masoch*, nous voyons que celle-ci présente plusieurs caractères : 1°) La pulsion de mort possède une énergie qualitativement distincte de la pulsion sexuelle ; distinction qualitative d'où découle un inépuisable conflit entre Eros et Thanatos ; 2°) Elle n'est donc pas dérivée de la libido et se laisse seulement appréhender comme un principe « non donnable et non donné dans l'expérience » et non comme une série de faits disponibles dans une expérience ordinaire ; 3°) Il s'ensuit qu'on ne peut obtenir d'elle qu'un modèle objectiviste et extérieur à l'analyse de l'économie libidinale de l'inconscient, en convoquant une analogie biologique qui identifie la mort à un état de dispersion anorganique et la pulsion de mort à la tendance de tout organisme à retourner à cet état antérieur inanimé : le caractère régressif de toute pulsion s'avère éminemment dans la pulsion de mort au service de laquelle opère la compulsion de répétition (quitte à contrarier le principe de plaisir) ; c'est pourquoi la pulsion de mort en vient à former le paradigme de la pulsion en général, dans ce qu'elle a d'irrésistible et de « démoniaque » ; 4°) Le désir de mort, les appétits de destruction doivent être contrebalancés par toute une « culture de la culpabilité » que l'on retrouve dans la psychanalyse et qui procède à la fois de la généalogie de la morale et du capitalisme. La valeur du sentiment réactif de culpabilité, de la mauvaise conscience, inséparable d'une mortification de la vie, est par là même fondée, et la production désirante subit une répression dont la traduction, sur le plan théorique, prend la forme d'une déréalisation du désir volatilisé en une pure représentation fantasmatique ou onirique : c'est la théorie idéaliste du désir défini comme manque d'une réalité et production d'images fantasmatiques.

Deleuze dégage quatre thèses qui s'opposent point par point à celles-là et déplacent les attendus du concept d'instinct de mort : 1°) D'un point de vue métapsychologique, « l'instinct de mort » n'est pas une pulsion intrinsèque de l'inconscient qui s'opposerait qualitativement aux pulsions de vie mais fait partie intégrante du cycle de la production désirante et entre à titre de pièce dans le

fonctionnement de la machine unitaire globale (pan-machinisme)⁵ ; 2°) Aussi l'instinct de mort ne doit-il pas être représenté dans le tableau d'une gigantomachie qui l'oppose à Eros, comme une puissance surplombante ou un principe abstrait : il existe une expérience ordinaire de la mort coextensive à la vie, expérience physiquement déterminable du point de vue de l'intensité et irréductible à toute anticipation projective d'un sujet personnel qui y trouverait sa possibilité la plus propre ; 3°) Le modèle adéquat de la mort doit par conséquent être cherché dans l'expérience vécue des ces états (émotions, sentiments intenses, délires et hallucinations) où le sujet fait l'épreuve dé-personnalisante d'un devenir-intense qui le porte au plus proche de la matière et non dans un état de dispersion matérielle anorganique. La schizophrénie, au sens précis où l'entendent Deleuze et Guattari, émancipée de toute détermination nosologique, implique une telle expérience de la mort ; 4°) d'un point de vue socioculturel, la répression sociale n'agit pleinement qu'en se poursuivant dans le refoulement secondaire, ancré dans le refoulement primaire, c'est-à-dire dans la station répulsive et paranoïaque du corps sans organes comme modèle de la mort et mise à distance des connexions de machines désirantes. La répression sociale produit l'effusion d'un instinct ou modèle de la mort comme anti-production à l'intérieur de l'ensemble de la production sociale. Elle fait donc œuvre de mort et la psychanalyse, qui introduit des vecteurs de répression dans l'inconscient au travers notamment de la cellule familiale, est aussi instrument de mort. D'où une justification du combat contre ce qui, dans la psychanalyse, aussi bien théoriquement que pratiquement, communique avec l'appareil répressif de la formation sociale et redirige ses effets réels dans l'inconscient : la restauration du fonctionnement immanent des synthèses machiniques, condition d'une expérience intensive ordinaire de la mort, est l'enjeu de cette lutte contre les puissances mortifères de l'appareil d'État et de ses relais. Il apparaît que les thèses de Deleuze et Guattari, substituées à celles qui expriment la position freudienne, n'évacuent pas la mort, ne purifient pas la production du désir de toute trace d'une pulsion de mort, mais reconfigurent les rapports respectifs entre production désirante et pulsion de mort en contestant avant tout le dualisme pulsionnel freudien.

⁵ Deleuze, G., Guattari, F., *Op. Cit.*, p. 397 : « La mort est alors une pièce de machine désirante, qui doit elle-même être jugée, évaluée dans le fonctionnement de la machine et le système de ses conversions énergétiques, et non comme principe abstrait ».

3. Pulsion de mort et pulsion de liaison

Souvent, dans *L'Anti-Œdipe*, la critique de la psychanalyse est tirée des principes mêmes de la psychanalyse. Mais la solution à ses impasses théoriques se trouve aussi en elle. La critique de la méthode des associations libres se renverse ainsi en un éloge de l'avancée réalisée par Leclaire lorsqu'il propose de comprendre ce qui fait tenir les différents éléments du système inconscient en un ensemble cohérent à partir de l'hypothèse d'une absence de tout lien et donne pour exemple de ce *lien par absence de lien* les constructions artistiques surréalistes, dont on a déjà évoqué l'importance pour Deleuze et Guattari, qui modélisent la pulsion de mort machinique à l'aide de celles-ci et des créations de Duchamp et de Schwitters. Dans son article intitulé « La réalité du désir », Leclaire propose même une manière de construire de tels ensembles de « pures singularités », autant dire une manière de construire des machines désirantes ou ce qui, d'un point de vue molaire, s'en rapproche le plus :

Nous pourrions, jouant à l'artiste, assembler dans un cadre les objets hétéroclites d'un éventaire de marché aux puces et dire que cela forme un ensemble cohérent et indissoluble : guêtre, poignée de porte, bergère en faux saxe, broche de pacotille et bouchon de carafe ; nous aurions peine à le faire croire, à moins que, décorateur inspiré, nous n'ayons choisi ces éléments étranges avec un tel art qu'ils se prendraient tel un cristal, dans une inamovible ordonnance. Nous pourrions aussi, et par contraste, si nous étions amateur de science-fiction, construire un automate plus ou moins terrifiant et faire sentir par une parfaite mécanique une cohérence inquiétante qui précisément n'a rien du tout d'humain.⁶

Leclaire conclut de « l'extrême difficulté de trouver une représentation convenable » que cette difficulté même de représenter un ensemble lié par l'absence de lien « doit être pour nous l'indication que nous cherchons du bon côté ». Il en vient à énoncer une règle fondamentale pour l'analyse et, plus encore, pour la schizo-analyse, qui s'en empare comme d'une règle pratique pour la cure :

[...] si l'analyse retrouve le lien entre deux éléments, c'est un signe qu'ils ne sont pas des termes ultimes, irréductibles de l'inconscient. Si par contre on bute indéfiniment sur le même ensemble de « pures singularités », on peut penser que l'on a approché de la singularité du désir du sujet.⁷

⁶ Leclaire, S., « La réalité du désir » in *La sexualité humaine*. Paris : Aubier-Montaigne, 1970, p. 243.

⁷ Leclaire, S., Op. Cit., p. 245.

Leclair définit explicitement le désir comme « cette force irrépressible qui sous-tend deux (ou plutôt plusieurs) éléments de pure singularité »⁸. Une telle pulsion connective ne doit cependant pas être comprise comme une puissance d'organisation : elle laisse toujours subsister un espace de jeu comme condition d'animation et d'instabilité. La « pulsion de mort machinique » nomme précisément la force in-stabilisante propre au désir. Dans l'appareil conceptuel de *L'Anti-Œdipe*, la nature inquiète du désir se constitue dans la tension entre le « corps sans organes » et les « machines désirantes ». Mais cette tension est en réalité déjà présente à l'intérieur même du concept de corps sans organes, dont l'examen nous livre le sens exact du concept deleuzo-guattarien de pulsion de mort machinique.

4. Pulsion de mort et pulsion anarchique : la puissance autarcique du corps sans organes

Dans sa monographie sur Francis Bacon, Deleuze définit le corps sans organes par la présence provisoire d'un organe indéterminé ou quelconque : « Le corps sans organes se définit donc par *un organe indéterminé*, tandis que l'organisme se définit par des organes déterminés »⁹. Indéterminé, précisons-le, du point de vue de la forme, seulement accessoire, mais parfaitement déterminé du point de vue de la force ou de l'intensité¹⁰. Le corps sans organes est un organe hypocondriaque, un organe soustrait au régime de l'organisation propre à l'organisme, un *organe quelconque*, qui tient lieu d'appareil psychique dans le temps même où il en anticipe et en conjure la formation. La circulation du désir s'effectue à la manière d'une onde parcourant la surface étale du corps somatique, mais elle se concentre et se précipite aux abords de l'organe hypocondriaque qui, parce qu'il possède les caractéristiques de l'organe génital en état d'excitation sans pour autant présenter les caractères fonctionnels de celui-ci, manifeste l'érogénéité de l'ensemble du corps. La psychanalyse suppose bien la transgression des limites anatomiques et physiologiques des organes génitaux qu'elle transforme en modèle de tout organe corporel : Freud observe, dans *Pour introduire le narcissisme*, que « nous connaissons le modèle d'un organe douloureusement sensible, modifié en quelque façon sans être malade au sens habituel : c'est l'organe génital dans ses états

⁸ *Loc. cit.*

⁹ Deleuze, G., *Francis Bacon. Logique de la sensation*. Paris : éditions de la Différence, 1981, p. 33-34.

¹⁰ Deleuze, G., Guattari, F., *Mille plateaux*. Paris : éditions de Minuit, 1980, p. 203.

d'excitations », avant d'en tirer l'idée que « certains autres lieux du corps – les zones érogènes – pourraient représenter les organes génitaux et se comporter de façon analogue à eux » et que, par voie de généralisation « nous pouvons nous décider à tenir l'érogénéité pour une propriété générale de tous les organes, ce qui nous autorise à parler de l'accroissement ou de l'abaissement de celle-ci dans une partie déterminée du corps »¹¹. L'opération qui consiste à extraire de l'organe génital sa propriété érogène pour l'appliquer à tous les organes dissocie érogénéité et désir de la fonction sexuelle physiologiquement déterminée. Le texte freudien suggère clairement que l'érogénéité de l'organe génital, « modifié [par l'excitation] sans être malade au sens habituel » et qui donne son modèle au somatique, mime la maladie et jouxte le pathologique. L'érogénéité emprunte à la maladie certains traits qui renvoient à la mise entre parenthèses des fonctions propres aux organes auxquels il revient de « représenter » le modèle de l'organe génital. Le geste de radicalisation qu'accomplit Deleuze tient à l'abolition de l'idée même de *représentation* de l'organe originellement érogène par d'autres organes. L'organe hypocondriaque n'est pas le tenant lieu de l'organe sexuel, mais un *organe métamorphique et multiple*. Aussi faut-il comprendre le « corps sans organes » non pas comme un corps dont on aurait retranché les organes, mais comme un corps total et plénier dont les organes cessent d'être spécifiés et ordonnés à une anatomie (« l'œil droit », « la bouche », etc.) et entrent dans un état d'indétermination formelle (« un œil », « une bouche », etc.). Les métamorphoses de l'organe hypocondriaque marquent à la fois la présence d'une pluralité d'organes dans un même organe polyvalent, et leur instabilité, comme le suggère le texte de Burroughs que cite Deleuze¹² : « Les organes perdent toute constance, qu'il s'agisse de leur emplacement

¹¹ Freud, S., *Pour introduire le narcissisme* in *Œuvres complètes*, XII. Paris : P.U.F., 2005, p. 227-228.

¹² Deleuze, G., *Francis Bacon. Logique de la sensation*. Op. Cit., p. 34 : « [...] au lieu d'une bouche et d'un anus qui risquent tous deux de se détraquer, pourquoi n'aurait-on pas un seul orifice polyvalent pour l'alimentation et la défécation ? On pourrait murer la bouche et le nez, combler l'estomac et creuser un trou d'aération directement dans les poumons – ce qui aurait dû être fait dès l'origine ». Pierre Fédida montre, dans *Par où commence le corps humain*, que la modification est « le véritable aspect de l'érogénéité ». En se fondant sur les recherches de Rosalind Krauss à propos de la possibilité de réintégrer, dans une perspective freudienne, l'œil, organe de la vision, à sa nature génitale, il développe une analyse de l'œuvre de Duchamp comme exemple d'une transposition, dans le domaine artistique, des propriétés d'un organe hypocondriaque emporté dans la série de modifications métamorphiques (même si Fédida préfère parler d'amorphie) *œil-sein-pénis-organe génital féminin* : « Le disque tournant de Duchamp (dans *Anemic cinema* et dans les *Rotoreliefs*) produit sur un mode non analogique une optique de la copulation : le disque est un *œil*, mais en tournant il s'informe/déforme/transforme en un *sein* excité tel un gonflement de *pénis*, et dans sa rotation il s'invagine en *organe génital féminin*. L'*amorphie* – plutôt que la métamorphose – est l'effet produit sur la vue qui regarde, cette vue étant ainsi *modifiée* par l'appareil de l'organe. Il s'agit bien, en effet, d'un appareil optique qui révèle à la vue l'étrangeté de la vision. Une telle étrangeté survient comme la *découverte* de la plasticité tissulaire de l'organe qui restitue

ou de leur fonction, [...] des organes sexuels apparaissent un peu partout, [...] des anus jaillissent, s'ouvrent pour déféquer, [...] l'organisme tout entier change de texture et de couleur, variations allotropiques réglées au dixième de seconde... »¹³. La variabilité de l'organe qui prend en charge et polarise l'énergie non liée (« l'onde ») tient à son absence de fonction propre : mouvement de formation sans fonction et sans finalité, l'organe hypocondriaque anticipe et conjure la mise en place d'un appareil psychique capable d'intégrer et d'élaborer les excitations pulsionnelles en ne tirant ses formes successives que des forces extérieures qu'il rencontre, dans l'immanence du corps somatique indifférencié et des excitations qui glissent à sa surface¹⁴. De ce point de vue, Deleuze semble maintenir une corrélation entre le corps sans organes comme organe indéterminé et la sollicitation d'une force extérieure en réponse à laquelle l'organe hypocondriaque subit une mutation. Autrement dit, le caractère allotropique du corps sans organes, que définit « la présence temporaire et provisoire des organes déterminés, suivant une série qui comporte trois moments : « sans organes – à organe indéterminé polyvalent – à organes temporaires et provisoires » », découle des variations que lui imposent les forces extérieures¹⁵. Ces variations manifestent une résistance : ainsi, quelque chose de l'ordre d'un pour-soi impersonnel ne cesse de s'affirmer dans le repli du survivant en direction de l'existence somatique et pré-anatomique d'un corps sans organes. De fait, le corps sans organes comme intensité = 0, principe de « production du réel comme grandeur intensive à partir du zéro », définit la limite de l'expérience intenable en deçà de laquelle l'expérience-limite doit se maintenir. Quoi que Deleuze et Guattari récusent l'identité kantienne entre l'intensité = 0 et l'idée de négation, c'est pourtant la négation que vise, au cœur même de l'invention d'un corps sans organes par lequel se reconstruit un réel sur les ruines d'une réalité devenue inhabitable, l'acte de repousser de soi, et donc de nier, les différentes strates organiques, signifiantes, subjectives¹⁶. Le pour-soi secrété dans la lutte active contre l'organisme coexiste avec l'être-là du corps sans se confondre avec lui et se figer dans une « machine biologique »

celui-ci dans sa véritable « fonction » d'érogénéité » (*Par où commence le corps humain*, Paris, P.U.F., 2012 (2000), p. 67).

¹³ Deleuze, G., Guattari, F., *Mille plateaux*, Op. Cit., p. 190.

¹⁴ Deleuze, G., *Francis Bacon. Logique de la sensation*. Op. Cit., p. 35 : « Voilà ce qu'il faut comprendre : l'onde parcourt le corps ; à tel niveau un organe se déterminera, suivant la force rencontrée ; et cet organe changera, si la force elle-même change, ou si l'on passe à un autre niveau ».

¹⁵ Deleuze, G., Op. Cit., p. 35.

¹⁶ Deleuze, G., Guattari, F., *Mille plateaux*, Op. Cit., p. 189 : « Il est la matière intense et non formée, non stratifiée, la matrice intensive, l'intensité = 0, mais il n'y a rien de négatif dans ce zéro-là, il n'y a pas d'intensité négatives ni contraires ».

inerte. Nathalie Zaltzman attribue à « l'activité déliante de la pulsion anarchiste » la puissance de résister de manière autarcique : « Dans un rapport de forces sans issue, seule une résistance née de ses propres sources pulsionnelles de mort peut braver la mise en danger mortelle. J'appelle ce courant de la pulsion de mort, le plus individualiste, le plus libertaire, la pulsion anarchiste »¹⁷. À la lumière de ce concept de pulsion anarchiste, Zaltzman interprète le cas d'une patiente anorexique et montre que l'anorexie laisse transparaître l'activité d'une pulsion de mort occupée à parcourir les limites du corps, à dresser les « relevés géographiques » des « seuils et des degrés de sa tolérance à la privation, de son endurance à l'effort, de sa mise à l'épreuve à toutes sortes d'excès ». La pathologie reçoit ici le sens d'un acte de survie visant à défaire le lien libidinal annexionniste qu'implique Eros. Insistons sur ce point capital : le concept de pulsion anarchiste permet de comprendre pourquoi *la pulsion de mort est aussi une puissance de vie ou de survie* et en quel sens il nous semble nécessaire et légitime de mettre en évidence la présence agissante d'une pulsion de mort (machinique) dans le système conceptuel de *L'Anti-Œdipe*. Zaltzman évoque le cas d'une patiente anorexique qui, par son anorexie, lutte contre une emprise mentale mortifère : la constitution d'un corps anorexique manifeste de ce point de vue une stratégie de survie¹⁸. Lorsque Deleuze désigne le corps anorexique comme l'une des instanciations du corps sans organes, c'est aussi en termes géographiques et en tant qu'activité de détournement ou de dé-liaison fondée sur une exploration des seuils qu'il décrit l'anorexie :

L'anorexique se compose un corps sans organes avec des vides et des pleins. Alternance de bourrage et de vidage : les dévorations anorexiques, les absorptions de boissons gazeuses. Il ne faudrait même pas parler d'alternance : le vide et le plein sont comme deux seuils d'intensité, il s'agit toujours de flotter dans son propre corps.¹⁹

La destruction de l'organisme a valeur d'autodestruction restauratrice d'une puissance de vie : Deleuze et Guattari distinguent ce type d'autodestruction d'une

¹⁷ Zaltzman, N., *De la guérison psychanalytique*. Paris : P.U.F., p. 139.

¹⁸ Zaltzman, N., Op. Cit., p. 131-132 : « Le recours aux limites du corps est le seul qui reste parfois à un sujet pour se soustraire précisément à un excès d'emprise mentale d'un autre, à une emprise mentale potentiellement mortifère parce que exclusive d'un choix ou d'un refus de la vie qu'un autre s'est approprié à la place du sujet. L'anorexie est une façon de s'évader de la coercition mentale du parent nourricier. [...] La mise en danger restaurée par l'anorexie, ranime, réintroduit sur la scène psychique cette activité mentale, aussi nécessaire à la vie que l'activité mentale libidinale, même si c'est au prix d'un danger de mort réel. Initialement, cette activité de mesure des seuils de résistance est au service de l'autoconservation et de l'individuation ».

¹⁹ Deleuze, G., Parnet, C., *Dialogues*. Paris : Flammarion, 1977, p. 132.

pulsion de mort conçue comme destruction pure (ou pulsion de mort non machinique)²⁰. Comme ils l'affirment à la fin du chapitre 9 de *Mille plateaux*, la pulsion de mort s'énonce de manière paradigmatique dans le cri de « *Vive la mort!* », dont tous les énoncés nazis sont l'écho²¹. Zaltzman fait pourtant observer que l'histoire de ce cri, « *Viva la muerte!* », à la fois cri libertaire de ralliement des Espagnols contre les troupes d'occupation de Napoléon en mai 1808, repris plus tard par les anarchistes espagnols, et cri de ralliement des franquistes contre les anarchistes, « est la métaphore exemplaire des deux destins possibles de la pulsion de mort »²². La construction d'un corps sans organes va de pair avec un risque puisqu'elle implique la mise hors-circuit du fonctionnement organique²³. Se faire un corps sans organes mobilise la pulsion de mort en ordonnant celle-ci à la nécessité vitale qui, paradoxalement, peut aller à l'encontre du respect du fonctionnement biologique de l'organisme :

Lorsque cette activité pulsionnelle, la mise à l'épreuve du maintien en vie à travers l'exposition à un danger devient pour un sujet dans certaines conditions une nécessité intérieure vitale, lorsque seule l'épreuve de force, l'épreuve de la mort, peut l'assurer qu'il est en vie de son plein gré et non par la volonté d'emprise d'un autre, arbitraire et susceptible aussi de le laisser choir, la fonction initiale d'autoconservation, prise dans la nécessité de la répétition, peut basculer vers des effets mortifères, contraires à sa visée. La dimension psychique de survie, car c'est elle qui est visée et non la mort, l'urgence de se démontrer qu'on est en vie en s'exposant à la mort, a pris le pas sur la dimension du respect de la réalité biologique.²⁴

D'où la nécessité d'une prudence au cœur de l'exposition au danger dans l'exploration d'un plan « obscur, informe, où la conscience n'est pas entrée, mais qui l'entoure comme d'un prolongement inéclairci ou d'une menace suivant les cas »²⁵. Ce plan qu'évoque Artaud et qui excède la conscience renvoie à un mouvement d'appréhension d'une puissance de résistance et d'invention insoupçonnée que Spinoza n'attribue pas moins au corps qu'à la pensée. L'horizon spinoziste de la philosophie deleuzo-guattarienne, dans *L'Anti-Œdipe* comme dans *Mille plateaux*, a pour sens une recherche des principes de conservation homogènes aux propriétés de l'inconscient machinique,

²⁰ Deleuze, G., Guattari, F., *Mille plateaux*, Op. Cit., p. 198 : « On invente des autodestructions qui ne se confondent pas avec la pulsion de mort ».

²¹ Deleuze, G., Guattari, F., Op. Cit., p. 282.

²² Zaltzman, N., Op. Cit., p. 141.

²³ Deleuze, G., Guattari, F., *Mille plateaux*, Op. Cit., p. 200 : « Ce n'est plus un organisme qui fonctionne, mais un CsO qui se construit ».

²⁴ Zaltzman, N., Op. Cit., p. 132.

²⁵ Deleuze, G., Guattari, F., *Mille plateaux*, Op. Cit., p. 198.

c'est-à-dire distincts d'une conservation inertielle. Si Deleuze parle d' « une sorte de spinozisme de l'inconscient » à propos de *L'Anti-Œdipe*, le « spinozisme » ne renvoie plus ici à la recherche des conditions de conservation, à laquelle on le ramène trop rapidement, mais à une prise de risques²⁶. Comme le rappelle Laurent Bove : « [...] le danger est la structure permanente de l'existant ou du mode fini. Agir, c'est mettre sa vie en péril ; et on ne peut pas ne pas agir, car notre être est action »²⁷. La station hypocondriaque, qui maintient ou restaure la totalité non totalisante du *soma* et rend compte du phénomène de corps sans organes, indique donc un attachement à la vie, une puissance de conservation de soi qui ne s'éprouve que dans l'excès et la découverte étonnée d'un pouvoir-vivre jusqu'alors inexploré.

5. Le problème de l'identité plastique du produit et du produire

La « vie du corps » ne saurait tout uniment être comprise, chez Deleuze et Guattari, comme l'expression d'un vitalisme naïf ou assimilée à une forme caricaturée de spinozisme. L'attachement à la vie y est plus complexe qu'une persévérance dans l'être et la « vie du corps » renvoie, dans cette action répulsive à travers laquelle le corps sans organes résiste à l'organisation, à une opération dialectique proprement hégélienne, qui occupe une position nodale dans *L'Anti-Œdipe*. Dans la *Science de la logique*, Hegel désigne en effet la relation négative, par laquelle l'Un se repousse de soi-même et pose son autre, sous le terme physique de « répulsion ». La position du corps sans organes, repoussé de la production désirante à l'issue de l'exposition de la synthèse connective, dérive, de fait, d'une *relation négative*. La machine paranoïaque n'est que la prise de consistance, sous la forme d'une opposition entre les deux termes issus du mouvement de différenciation, de l'expulsion de soi des machines désirantes : « [...] en soi la machine paranoïaque est un avatar des machines désirantes : elle résulte du rapport des machines désirantes au corps sans organes, en tant que celui-ci ne peut plus les supporter »²⁸.

²⁶ Deleuze, G., *Pourparlers*. Paris : éditions de Minuit, 1990, p. 198 : « *L'Anti-Œdipe*, c'était l'univocité du réel, une sorte de spinozisme de l'inconscient. » Et Deleuze, G., Guattari, F., *Mille plateaux*, Op. Cit., p. 634 : « Seul est retenu et conservé, donc créé, seul consiste *ce qui augmente le nombre des connexions* à chaque niveau de la division ou de la composition... ».

²⁷ Bove, L., *La stratégie du conatus*, Paris : Vrin, 1996, p. 14.

²⁸ Deleuze, G., Guattari, F., *L'Anti-Œdipe*. Op. Cit., p. 16.

Le corps sans organes n'est ni une collection d'organes obtenue par la destruction préalable d'un corps organisé qui rassemblait les conditions perdues de leur unité, ni un organisme démembré, modifié par une succession de mutilations, d'ablations : différencié sans être organisé, intégral sans être totalisé ni approprié, le CsO n'est ni projectif, ni régressif et ne manque de rien. Il est *Un* corps, et non le corps propre, auquel il est seulement adjacent. L'article indéterminé signifie ici une *unité quelconque*. Une unité qui, dans cet « organe indéterminé » par lequel se définit le corps sans organes, marque l'identité entre l'organe formé comme *produit* et la formation d'organe comme *produire*. L'identification du *produit* et du *produire* clôt la série par laquelle la synthèse connective de l'inconscient se laisse appréhender : « Du produire, un produit, une identité produit-produire... C'est cette identité qui forme un troisième terme dans la série linéaire : énorme objet non différencié. Tout s'arrête un moment, tout se fige »²⁹. Le couplage de la production à l'anti-production n'est pas séparable de l'engendrement de l'anti-production elle-même et prépare la surrection de la machine paranoïaque, le moment de la répulsion des organes qui imprime leur mouvement aux deux autres synthèses de l'inconscient. L'identité du produit et du produire, moment capital dans l'exposition logique du processus primaire de l'inconscient, exprime la coïncidence de formes finies et d'une activité en marche.

6. L'identité du produit et du produire du point de vue du virtuel et de l'actuel

D'un point de vue ontologique, l'identité produit-produire signifie l'impossibilité de construire une intuition du produit, d'en répertorier un certain nombre de propriétés sur lesquelles se fixerait la singularité de son être, sans se méprendre sur ce qu'il en est de l'*être* entendu comme univocité et immanence radicale : l'être ne se dissout pas en un ensemble de propriétés qui instruiraient une répartition des étants, mais se définit par l'activité de neutraliser toute catégorisation. C'est la conséquence de cette polémique implicite de Deleuze avec Aristote que relève Badiou :

Il s'agit que l'impropriété de l'être ne soit rien d'autre que la défection des propriétés par leur virtualisation ; et qu'inversement les propriétés de l'étant ne soient rien d'autre que le simulacre terminal de leur actualisation. Alors, l'être est dépropriation du propre de la propriété. Ce qui veut dire qu'il est le mouvement de deux mouvements, ou plutôt : le mouvement neutre du Tout,

²⁹ Deleuze, G., Guattari, F., Op. Cit., p. 13.

tel qu'en lui-même advient le partage des étants selon l'impartageable, ou l'indiscernable, du mouvement qui les disjoint.³⁰

Non seulement l'être ne se dit pas de multiples manières, mais la contestation d'une répartition des étants selon des propriétés déterminés (métamorphose du produit) ne s'accomplit pas indépendamment d'un refus d'une conception technicienne du monde où le processus d'émergence des étants serait ordonné à une actualisation arrimée à un telos univoque (disjonction du produire) : une propriété ne devient pas actuelle sans qu'en même temps ce qu'elle a de propre ne soit emporté dans un mouvement de disjonction ou de virtualisation sous l'effet de relations et d'opérations nouvelles. Autrement dit, actualisation et virtualisation des propriétés du produit se compénètrent : l'être est précisément ce double mouvement par lequel actualisation et virtualisation s'échangent à l'intérieur des propriétés – double mouvement en vertu duquel le propre des propriétés (ou détermination) bascule dans l'impropre (ou indétermination)³¹. Deleuze nomme « quelconque » la propriété en tant qu'elle abrite l'indétermination, c'est-à-dire l'indiscernabilité des mouvements d'éclosion et de perte de ce qu'elle a de propre : c'est en ce sens que le corps sans organes est défini comme un « organe quelconque » dans *Francis Bacon. Le caractère quelconque* des opérations qui sous-tendent les relations dans lesquelles le produit advient dans une série connective se réverbère dans le produit lui-même puisqu'aussi bien celui-ci ne se distingue pas de celles-là. Ainsi, dans l'exemple du bricolage, invoqué par Deleuze pour illustrer l'identité du produit et du produire :

Quand Lévi-Strauss définit le bricolage, il propose un ensemble de caractères bien liés : la possession d'un stock ou d'un code multiple, hétéroclite et tout de même limité ; la capacité de faire entrer les fragments dans des fragmentations toujours nouvelles ; d'où découle une indifférence du produire et du produit, de l'ensemble instrumental et de l'ensemble à réaliser.³²

L'indiscernabilité de l'ensemble instrumental et de l'ensemble à réaliser déjoue toute conception téléologique du bricolage comme activité. Le stock des éléments collectés par le bricoleur, en l'absence d'un projet déterminé qui assurerait la sélection préalable

³⁰ Badiou, A., « L'ontologie vitaliste de Deleuze » in *Court traité d'ontologie transitoire*. Paris : Le Seuil, 1998, p. 62-63.

³¹ Badiou, A., Op. Cit., p. 64 : « Et c'est aussi bien la raison pour laquelle l'être est neutre. Car sa puissance est de métamorphoser en retour éternel du même ce qui se présente comme partage catégoriel, de se soustraire affirmativement aux disjonctions qu'il effectue sans relâche. L'être est modalisation par le milieu de ce qui semble être distribué. Aussi ne se laisse-t-il penser dans aucune distribution ».

³² Deleuze, G., Guattari, F., *L'Anti-Œdipe*. Op. Cit., p. 13.

de ces éléments, supporte un halo de relations et d'opérations virtuelles qui communiquent leurs virtualités aux propriétés des éléments stockés³³. Le paradigme du bricolage suggère que la synthèse de disjonction inclusive est déjà à l'œuvre dans le dernier moment de la synthèse connective de la production désirante ; c'est elle qui, selon Badiou, assure le soubassement logique de l'échange de la virtualisation et de l'actualisation, le « et et » de la synthèse connective tendant au contraire à durcir le partage catégoriel³⁴. De fait, nous le verrons, les synthèses machiniques de l'inconscient, loin de correspondre au découpage formel commandé par l'ordre d'exposition de *L'Anti-Œdipe*, se superposent ou se co-activent dans leur opérativité. Badiou détermine l'être, chez Deleuze, comme le point d'échange et d'indiscernabilité de l'actuel et du virtuel, ce qui le conduit à identifier l'être neutre ou impersonnel à la vie entendue comme « neutralité créatrice » :

Le nom de l'être est la vie pour celui-là seul qui ne prend pas la vie pour un don ou un trésor, ou pour une survie, mais pour une pensée qui revient là où toute catégorie entre en défaillance. Toute vie est nue. Toute vie est dénudation, abandon des vêtements, des codes et des organes. Non pas qu'on se dirige vers le trou noir nihiliste. Mais au contraire pour se tenir au point où s'échangent actualisation et virtualisation ; pour être un créateur, c'est-à-dire ce que Deleuze appelle un « automate purifié », une surface de plus en plus poreuse à la modalisation impersonnelle de l'être.³⁵

La vie serait la « modalisation impersonnelle de l'être » et ce caractère impersonnel de l'être résulterait d'une tentative de la part de Deleuze pour maintenir dans le réel la coexistence de l'actuel et du virtuel en vue de sauver l'Un. Dans *Deleuze. La clameur de l'être*, Badiou affirme ainsi que « Deleuze montre exemplairement que le plus magnifique effort contemporain pour restaurer la puissance de l'Un se paie, quand à la pensée de l'objet actuel, inévitablement déterminé comme image, par une très précaire

³³ Lévi-Strauss, C., *La pensée sauvage*. Paris : Plon, 1962, p. 31 : « L'ensemble des moyens du bricoleur n'est donc pas définissable par un projet (ce qui supposerait d'ailleurs, comme chez l'ingénieur, l'existence d'autant d'ensembles instrumentaux que de genres de projets, au moins en théorie) ; il se définit seulement par son instrumentalité, autrement dit, et pour employer le langage même du bricoleur, parce que les éléments sont recueillis ou conservés en vertu du principe que « ça peut toujours servir ». De tels éléments sont donc à demi particularisés : suffisamment pour que le bricoleur n'ait pas besoin de l'équipement et du savoir de tous les corps d'état ; mais pas assez pour que chaque élément soit astreint à un emploi précis et déterminé. Chaque élément représente un ensemble de relations, à la fois concrète et virtuelles ; ce sont des opérateurs, mais utilisables en vue d'opérations *quelconques* (nous soulignons) au sein d'un type ».

³⁴ Badiou, A., *Op. Cit.*, p. 65.

³⁵ Badiou, A., *Op. Cit.*, p. 68.

théorie du Double »³⁶. Reconnaisant que « le virtuel occupe chez Deleuze une position stratégique » qui différencie radicalement la philosophie deleuzienne de la sienne, Badiou part du principe que Deleuze « s'est attaché à un platonisme du virtuel » où « l'Idée est la totalité virtuelle [et] l'Un est le réservoir infini des productions dissemblables », pour en conclure que « le fondement virtuel de Deleuze reste une transcendance [...] »³⁷. Si l'enjeu véritable de cette reconstruction platonicienne de la philosophie de Deleuze est surtout, pour Badiou, l'occasion de faire valoir l'originalité de sa propre position, qui est celle d'une « logique du multiple » compatible avec l'immanence parce qu'elle ne se rapporte pas originellement à l'acte de l'Un, son interprétation du rapport entre actuel et virtuel chez Deleuze mérite l'attention pour les problèmes qu'elle soulève. La notion d' « indiscernable » enveloppe l'inclusion du virtuel « comme partie de l'objet réel, donc l'étant image comme divisé en une partie actuelle et une partie virtuelle », observe Badiou, en déplaçant le problème de la détermination complète de l'objet, posé dans *Différence et répétition*, vers sa reprise possible à l'aide de la conceptualité bergsonienne de *L'image-temps* :

[Deleuze] est guidé, comme en tous les points nodaux de son système, par Bergson, et singulièrement par la fameuse thèse sur le jaillissement du temps, lequel « se scinde en même temps qu'il se pose ou se déroule : il se scinde en deux jets symétriques dont l'un fait passer tout le présent, et dont l'autre conserve tout le passé » (*I. T.*, 109). On reconnaîtra aisément l'actuel dans le passage du présent, et le virtuel (ou l'Un, ou l'Être) dans l'intégrale conservation du passé. Il y a en effet « l'image actuelle du présent qui passe et l'image virtuelle du passé qui se conserve » (*Ibid.*). L'objet réel est donc exactement comme le temps, il est scission ou duplicité.³⁸

La duplicité de l'objet, scindé en deux « moitiés inégales impaires », réintroduit dans l'Être une équivocité puisqu'il se distribue selon les catégories du présent comme « actualité close » et du passé comme « totalité virtuelle ». Cette équivocité, qui compromet l'Un, est aussi « tout le problème pour Bergson, pour qui la puissance créatrice de la vie, qui est le nom de l'Un, ne cesse d'engendrer des doubles [...] : matière et mémoire, temps selon la durée et temps spatialisé, intuition et concept [...] »³⁹. Au risque d'introduire de l'équivocité dans l'être s'ajoute celui d'une mobilisation de la dialectique puisque « à définir constamment le devenir par la

³⁶ Badiou, A., *Op. Cit.*, p. 79.

³⁷ Badiou, A., *Op. Cit.*, p. 69.

³⁸ Badiou, A., *Op. Cit.*, p. 79.

³⁹ Badiou, A., *Op. Cit.*, p. 79-80.

scission, on se retrouve moins éloigné de Hegel qu'on ne le souhaitait »⁴⁰. De fait, la fabrication du désir, intriquée dans *L'Anti-Œdipe* à la pulsion de mort machinique comme identité de la destruction et du commencement ou encore identité du produit et du produire, ne nous ramène-t-elle pas effectivement en territoire hégélien ?

7. L'identité du produit et du produire comme unité négative

Il y a une allure de la production inconsciente du désir que nous pouvons rapporter au facteur qualitatif de cette production, à savoir à l'opposition entre la viscosité et la fluidité torrentielle des flux de désir et, en poursuivant les lignes idéales que nous pouvons tracer dans chacune des directions qu'indique cette opposition, au deux pôles extrêmes obtenus par un passage à la limite : « pur fluide » et « corps plein ». L'identité d'un pur fluide et d'un corps plein dans le concept de « corps sans organes » est finalement ce qui active le processus de la production désirante et réintroduit en celle-ci le corps sans organes improductif : la philosophie deleuzo-guattarienne exposée dans *L'Anti-Œdipe* commence par ce redoublement interne du concept de corps sans organes, par cette identité problématique sans laquelle le matérialisme ontologique ne peut pas être conçu. Car c'est dans la tension contradictoire entre l'extrême contraction du corps plein et la détente du pur fluide que l'automouvement du réel s'inaugure et s'entretient et que se construit la matière dont le schizophrène fait l'épreuve dans les intensités qu'il consomme et qui produisent sa subjectivité. Le schizophrène éprouve cette tension constitutive du corps sans organes et vit par conséquent la production désirante comme un produire syncopé, comme une force en excès sur les formes finies⁴¹. La troisième synthèse passive ou synthèse conjonctive, liée à la mise en rapport du double mouvement d'attraction et de répulsion entre corps sans organes et machines désirantes, est déjà à l'œuvre au sein de la première synthèse et articule la synthèse connective et la synthèse disjonctive, comme le remarquera Guattari après coup au moment de concevoir le plan du tome 2 de *Capitalisme et schizophrénie*⁴².

⁴⁰ Badiou, A., Op. Cit., p. 80.

⁴¹ F. Zourabichvili souligne ainsi que « Si le CsO n'est pas un corps vécu mais sa limite, c'est parce qu'il renvoie à une puissance invivable comme telle, celle d'un désir toujours en marche et qui jamais ne s'arrêterait à des formes ».

⁴² Guattari, F., *Ecrits pour L'Anti-Œdipe*. Paris : Lignes et Manifestes, 2004, p. 445.

Du point de vue de l'exposition logique de la première synthèse de l'inconscient, le corps sans organes compris comme l'identité de la stase unitaire (identité du corps plein) et de la mobilité plurielle (différence du pur fluide) est lui-même engendré par une contradiction. En effet, l'identité du produit et du produire qui aboutit à la position d'une stase, d'une immobilité absolue à partir d'un mobilisme des flux de la production désirante renvoie à une unité négative, au sens hégélien. Dans la synthèse connective ou productive, Deleuze établit une relation d'identité entre le produit et le produire qui forme une unité négative. En effet, d'un côté, l'objet partiel (ou machine-organe) est mis en mouvement et reçoit sa détermination des autres objets partiels qui se connectent à lui et produisent un flux – un flux n'étant que la connexion d'objets partiels dont l'autonomie s'abolit dans la circulation du flux produit. L'objet partiel a donc une détermination qui se trouve en un autre puisque sa fonction, son pouvoir de produire ne s'actualise que sous l'effet de sa mise en rapport déterminante avec les autres objets partiels soumis au même régime de détermination extérieure⁴³. Le chapitre 7 de *Francis Bacon* précise ainsi que « l'organe se déterminera, suivant la force rencontrée ; et cet organe changera, si la force elle-même change ». L'intensité qui enveloppe son état de différenciation émane moins de la puissance interne de l'objet partiel qu'elle ne provient des autres qui agissent sur lui. Sa détermination ne lui étant pas propre puisqu'elle se trouve en un autre, l'objet partiel y est indifférent ainsi qu'aux autres objets partiels qui portent sa détermination. Le moment du *produit* est celui de l'*indifférence* des machines désirantes les unes à l'égard des autres (« objets partiels encore trop organiques »). D'un autre côté, l'univers de la production désirante auquel se rend attentif le schizophrène, « producteur universel », se caractérise par une indifférence où « tout fait machine » et où « moi et non moi, intérieur et extérieur ne veulent plus rien dire »⁴⁴. Dans ce flux qui est la continuation sans entraves de la détermination des objets partiels les uns dans les autres, il n'y a qu'*Une* détermination : l'universalité se communique et se propage à la manière d'une onde ; le flux de la « production *universelle* » porte l'identité de la détermination de ces objets partiels (« pur fluide »). Le moment du *produire* est donc celui d'une telle *identité* des machines désirantes. La conjonction de ces deux

⁴³ Si les objets partiels ne sont pas proprement extérieurs les uns aux autres du point de vue du corps sans organes où c'est en tant que différences intensives ou « positions modales intrinsèques » qu'ils sont produits, le registre de l'extériorité et de l'intériorité est cependant convoqué au début du premier chapitre de *L'Anti-Œdipe*, pour être contesté ensuite dans l'exposition d'une ontologie mobiliste de l'immanence radicale.

⁴⁴ Deleuze, G., Guattari, F., *L'Anti-Œdipe*. Deleuze, G., Guattari, F., *L'Anti-Œdipe*. Op. Cit., p. 14.

moments entraîne une différence interne dans la production désirante qu'expose la première synthèse. Le rapport exclusif entre la production désirante saisie en coupe du point de vue du produit et, d'autre part, la production désirante appréhendée comme un flux universel tend une contradiction. L'unité négative de plusieurs objets se repoussant expulse de la production désirante le corps sans organes. La machine paranoïaque entre en scène comme la retombée de cette contradiction en une « opposition du procès de production des machines désirantes et de la station improductive du corps sans organes »⁴⁵. Le refoulement originaire incorpore l'unité négative et imprime son mouvement logique à l'exposition du « processus comme production métaphysique du démonique dans la nature ». La modalité dialectique des relations entre les produits en tant que termes autonomes et distincts (objets partiels saisis sous la qualité qui les détermine) est telle que ces produits ou qualités passent dans la quantité (flux ou produire) et que celle-ci passe aussi bien à nouveau dans la qualité (flux qualitatif de la libido) selon le schème d'une ligne nodale de développement, plus apte à représenter adéquatement le processus de la production désirante, scandée par des arrêts, des nœuds qualitatifs, que la représentation continuiste de flux homogènes purement quantitatifs. La notion de ligne nodale de développement, par laquelle Hegel pense logiquement « la matière véritablement subsistante, autonome, la Réalité », éclaire la façon dont la processualité productrice du désir est compatible avec un matérialisme et permet de penser la matérialité de façon dynamique et immanente en l'instituant à partir du jeu des deux catégories de produire (quantité) et de produit (qualité), comme l'autodifférenciation d'un substrat, l'être en son procès infini d'autoproduction. C'est à cette logique de la configuration nodale de la matière que s'ordonne le soubassement de la théorie des machines désirantes : l'autoproduction de l'inconscient, c'est-à-dire l'autoproduction du réel, est le mouvement de cette réalité matérielle en sa totalité – une totalité négative et non une totalité en repos. Le sujet résiduel du processus engendré dans la troisième synthèse, même s'il est produit hors du tout, ne cesse de coïncider de manière trans-positionnelle avec le tout de la production désirante en ses divers moments et appartient encore à cette totalité négative.

Il y a bien, dans le dispositif conceptuel de *L'Anti-Œdipe*, un automouvement né de la force d'une contradiction et une négativité est indéniablement à l'œuvre dans l'animation du système formé par les synthèses machiniques de l'inconscient. Sans aller

⁴⁵ Op. Cit.

jusqu'à tenir Deleuze pour « une sorte d'hégélien », la mise en évidence d'une contradiction motrice qui rend compte de la production d'un corps sans organes improductif « comme troisième temps de la série binaire-linéaire » et, d'autre part, d'une tension contradictoire interne au corps sans organes (pur fluide/corps plein) qui explique sa réinjection dans le processus de production semble justifier une remise en question de l'anti-hégélianisme revendiqué par Deleuze lui-même. La répulsion par laquelle l'improductif est tiré de l'unité négative du produire et du produit inscrit le corps sans organes, « corps plein de la mort », dans le processus de la production désirante : « le désir désire *aussi* cela, la mort, parce que le corps plein de la mort est son moteur immobile, comme il désire la vie, parce que les organes de la vie sont la *working machine* »⁴⁶. Cette présence agissante de la mort au sein de la vie de l'inconscient contraint à nuancer l'affiliation de la philosophie deleuzo-guattarienne à un spinozisme. Si le couplage de la production désirante à l'anti-production est la réponse que Deleuze et Guattari apportent au problème de l'animation du réel, il nous révèle surtout l'appel implicite à une forme de dialectique de la contradiction dans la structuration logique du processus en son autoconstitution : la promotion du désir mise en scène dans *L'Anti-Œdipe* secrète essentiellement une philosophie de la mort.

Recebido em: 23/01/2015 – Received in: 01/23/2015

Aprovado em: 12/02/2015 – Approved in: 02/12/2015

⁴⁶ Deleuze, G., Guattari, F., *L'Anti-Œdipe*. Op. Cit., p. 14.